

a quelque intérêt.

II - LE PRIMITIF ET LA NATURE

Se demander quelle explication l'esprit du primitif a dû se donner des phénomènes naturels, postule d'après Lévy-Bruhl une hypothèse fausse. "On suppose que cet esprit appréhende des phénomènes comme le nôtre" (1). Or, il n'en va pas ainsi. Cependant, avant d'évaluer la légitimité d'une telle affirmation, et pour la cohérence de notre étude, nous procéderons comme si le primitif cherchait une explication aux phénomènes qui l'entourent.

Partons des phénomènes naturels qui arrivent toujours, comme par exemple la mort. En face d'un tel événement (particulièrement apte à développer le sentiment d'impuissance chez le primitif), il ne lui viendra pas à l'idée qu'une cause naturelle puisse l'avoir produit. Sa pensée se tourne tout aussitôt vers le surnaturel. Quand on voit un homme mourir, dans les sociétés inférieures, il semblerait que c'est la première fois que le fait se produit et qu'on n'en a jamais encore été témoin. Si la mort survient à un moment donné -- "ne

1) Op. cit., p. 39.

voit-on pas des vieillards décrépits qui continuent à vivre"? (1) -- c'est qu'une force mystique est entrée en jeu. Lévy-Bruhl apporte de nombreux et pittoresques exemples à l'appui de ce fait qu'en général, quand un homme meurt, c'est qu'il a été condamné, livré (doomed) par une puissance occulte: un sorcier, un esprit, l'âme d'un mort ou même un ennemi. Qu'il s'agisse, d'ailleurs, d'une mort naturelle, par la vieillesse ou la maladie, ou d'une mort violente (2). Chez certaines peuplades même, la mort violente sera considérée comme une souillure et un danger pour la société, car elle manifeste un esprit malfaisant. La victime a nécessairement dû violer la loi divine et l'esprit irrité fera en sorte que le coupable soit tué dans un combat, qu'il se suicide ou disparaisse de quelque façon.

Prenez d'autres phénomènes, comme ceux qui

-
- 1) Lévy-Bruhl, La Mentalité Primitive, 14e éd., Paris: P.U.F., 1947, ch. 1, p. 20.
 - 2) "La victime prédestinée peut partir comme d'habitude pour une expédition de chasse... tout à coup, il sent quelque chose à son pied ou à sa jambe, et il voit un serpent en train de le mordre. Chose étrange à dire, cette espèce de serpent disparaît aussitôt. Cette disparition même fait reconnaître à l'indigène mordu que quelque ennemi l'a ensorcelé, et que sa mort est inévitable. En fait il ne tente même pas de se soigner, il perd courage et il se couche pour mourir". Dr W.E. Roth, Superstition, Magic and Medicine, North Queensland Ethnography Bulletin 5, n. 121, p. 30; cité par Lévy-Bruhl, Op. cit., p. 22.

se produisent souvent, et peuvent ainsi devenir objets d'observation constante pour le primitif, comme la maladie, la pluie, une chasse fructueuse même. Il se refusera avec la même obstination à voir là le résultat d'une cause naturelle: un refroidissement, la condensation des nuages ou son habileté. C'est toujours une influence invisible qui tiendra la place des causes secondes. Le fait, nous dit Lévy-Bruhl, consiste en ceci, que le primitif ne se préoccupe nullement de rechercher les liaisons causales qui ne sont pas évidentes par elles-mêmes, et tout de suite, a priori, à cause des représentations collectives qui évoquent immédiatement l'action de puissance mystique, il fera en conséquence appel à une telle puissance.

Une question se pose. Le primitif admet, *critique* selon Lévy-Bruhl, a priori une intervention mystique dans les phénomènes que nous appelons naturels. Mais Lévy-Bruhl lui-même, ne recherchant pas plus que le primitif les causes des phénomènes qu'il étudie, pose a priori, chez le primitif, la représentation collective de toute chose comme sacrée. Ce faisant, il ne s'appuie pas non plus sur une donnée expérimentale. Il repousse sans examen l'hypothèse, après tout aussi probable, que l'ignorance où il était des causes naturelles

des phénomènes, aurait pu provoquer chez le primitif des sentiments d'admiration ou de crainte. Et qu'elle aurait pu, de ce fait, lui suggérer d'attribuer ces causes à quelque puissance occulte. Puissance d'autant plus cachée qu'il ne la connaissait pas et d'autant plus importante que ses effets le concernaient directement. Caractéristiques qu'il eut été logique d'attribuer à des influences surnaturelles, généralement conçues comme douées de volonté -- que l'intention soit bonne ou mauvaise -- et de pouvoirs illimités. L'apriorisme de Lévy-Bruhl n'a, à tout le moins, aucune excuse et à supposer même qu'il soit conforme à la nature des choses, ne correspond pas à une pensée logique procédant par induction.

Que les phénomènes donc, considérés du côté des effets, se reproduisent avec régularité, que l'attribution d'une explication mystique se voit opposer le démenti le plus formel par les faits, n'entame en rien la croyance, indéracinable chez le primitif (1), que le monde qui l'entoure n'est qu'un réseau de participations et

1) Il est évident, et Lévy-Bruhl semble y être indifférent, que le primitif que nous connaissons n'est plus "primitif". Il est recouvert lui aussi d'un acquis qui a fixé, développé parfois monstrueusement des tendances originelles dont la genèse a sans doute été plus complexe que Lévy-Bruhl ne le laisse paraître à travers sa conception de la représentation collective et de la loi de participation.

d'exclusions mystiques. Il est de ce fait, conclut Lévy-Bruhl, imperméable à l'expérience qui n'a le pouvoir, ni de le détromper, ni de l'instruire. Le cas des crocodiles est un exemple typique. Il faut savoir que pour certains indigènes, crocodiles et alligators sont naturellement inoffensifs, étant assez peureux. Ils en sont à ce point persuadés, qu'en certains endroits ils entrent sans hésiter dans le fleuve pour surveiller leurs pièges à poissons. Si l'un d'eux est dévoré, ils palabrent pour découvrir la force occulte qui a joué contre eux; en général, il s'agit d'un sorcier: ils le tuent et continuent comme auparavant. Le crocodile auteur du méfait est tout juste l'instrument d'un sorcier ou le sorcier lui-même.

Il est à remarquer toutefois que cette imperméabilité à l'expérience, cette application aveugle d'un principe de causalité qui relie entre eux des faits séparés par le temps et l'espace et qui n'ont en général aucun rapport rationnel entre eux, ne semble pas aussi absolue que les exemples judicieusement choisis par Lévy-Bruhl le laisseraient entendre. Lui-même l'admet implicitement.

Sans doute, à certains endroits où ils [les crocodiles] pullulent et où les accidents se renouvellent trop fréquemment, cette persuasion finit par céder et les précautions sont prises. (1)

1) Mentalité Primitive, p. 37.

On peut de même tenir pour assuré que le primitif sait pertinemment que s'il se tranche la gorge, s'il se met au milieu des flammes ou s'il se jette du haut d'un ravin, il met sa vie en danger; aussi, les cas de suicide mis à part, sont-ce là choses qu'il évitera de tenter. Il semble donc, qu'en certains cas au moins, ses représentations collectives délaissent leur détermination mystique, et que la loi de participation qui régit la mentalité primitive ne sera pas aussi rigoureuse que la loi de la gravitation.

III - LE PRIMITIF ET LES FAITS DE HASARD

Demandons-nous maintenant quelle va être l'attitude du primitif en face des faits d'ordre accidentel. Nous suivrons tout d'abord le mode d'expression de Lévy-Bruhl.

Ce qui nous semble un accident, à nous européens, est toujours, en réalité [aux yeux de la mentalité primitive] la manifestation d'une puissance mystique qui se fait sentir ainsi à l'individu et au groupe social. (1)

Puisqu'à tout événement qui la frappe, cette mentalité primitive attribue une origine mystique, les forces occultes étant toujours senties comme présentes:

1) Op. cit., p. 28.

Plus un événement nous paraîtrait fortuit, plus il sera significatif de la mentalité primitive. Il n'y a pas à l'expliquer: il s'explique de lui-même, il est une révélation. (1)

A Tully River, les indigènes avaient résolu de tuer un certain homme de Clump Point. L'auteur en donne la raison comme suit: "A la réunion (prun) du dimanche précédent, celui-ci avait envoyé une lance en haut d'un arbre d'où elle était retombée en atteignant au cou, par ricochet, un vieillard qui fut tué. Le malheureux qui avait jeté la lance se trouve être un 'docteur', et rien ne peut ôter de l'esprit des membres de la tribu de la victime, que la mort de leur parent a été causée par un maléfice de ce docteur. M. E. Brooke (un missionnaire), qui se trouvait auprès de moi à ce moment, fit tous ses efforts pour expliquer que c'était un simple accident, mais sans aucun succès. Les rangs se formèrent, et la bataille commença entre ces sauvages irrités, jusqu'à ce que le 'docteur' eût reçu une blessure (non mortelle) au genou" (2). Il fallait, dans l'esprit de ces sauvages, satisfaire le défunt de qui on aurait eu tout à craindre. De plus, rien ne prouvait que le meurtrier n'avait pas eu une intention. Le fait

1) Op. cit. (Le souligné est de nous).

2) W.E. Roth, North Queensland Ethnography, Bulletin 4, n. 16, cité in Mentalité Primitive, pp. 28-29.

est là: la lance n'est tombée ni devant ni derrière, mais juste sur le cou du vieillard. Et d'ailleurs, le "docteur" avait peut-être à son insu en lui l'intention d'un sorcier ou d'un esprit mauvais. Qu'un indigène soit blessé à la chasse accidentellement, il faut savoir qui l'a ensorcelé. Même si cette blessure est assez superficielle, elle sera déclarée mortelle, car c'est le maléfice et non la déchirure des tissus qui fait périr le blessé. Rapportons un autre exemple concernant l'action de l'agent libre: "Pendant une chasse à l'éléphant, un chef nommé Nkoba fut atteint par un éléphant femelle qui (...) l'empala sur une de ses défenses (...) Tout le district fut rassemblé devant le nganga Nkissi qui eut à décider si l'éléphant était possédé du diable ou avait été ensorcelé par quelque ennemi du défunt, ou enfin si c'était un cas de 'Diambudi nzambi' (de volonté du grand esprit)" (1). Dans un autre endroit, un canot descendant le Congo fut pris dans un tourbillon et coula. On décida que, pour chaque homme noyé, trois sorciers devaient mourir, car le fait semblait dépasser la sorcellerie ordinaire. C'est dire que plus le malheur est grand, plus la personne atteinte est sacrée, et plus la

1) H. Ward, Five years with the Congo Cannibals, p. 43; cité in Mentalité Primitive, p. 31.

supposition d'un accident est inadmissible. Qu'au lieu du tourbillon d'un fleuve, phénomène naturel, un ouragan surgisse et brise le canot des indigènes, phénomène tout aussi naturel, il n'en faudra pas moins rechercher la sorcellerie qui est à l'origine du vent et de sa violence (1). Que la foudre tombe sur une maison, en blesse les occupants, le primitif ne pourra sévir contre les nuages qui sont hors de sa portée, et d'ailleurs "on" lui a dit que ce coup de foudre lui a été envoyé par un voisin. Il attendra donc de pouvoir se venger de ce voisin indélicat. "Un arbre tombe: c'est un sorcier qui l'a fait tomber, quand même l'arbre serait tout pourri ou si c'est un coup de vent qui l'a brisé. Un homme subit un accident, c'est le fait du 'Werabana', etc..." (2)

Des exemples similaires peuvent être apportés en rapport avec la violation des "tabous". Une naissance monstrueuse a-t-elle lieu, la mère ou le père a dû violer quelque règle relative à la grossesse et édictée par le sorcier. C'est que: "Si telle infraction est commise, telle conséquence s'ensuivra"; ou: "Si tel fait se produit, si tel malheur arrive, c'est que telle infraction a eu lieu". Ces préliations se rencontrent partout.

-
- 1) Lévy-Bruhl, Le Surnaturel et la Nature dans la Mentalité Primitive, 4e mille, Paris: Alcan, 1951, p. 214.
 - 2) Mentalité Primitive, p. 30.

Lévy-Bruhl rapporte un exemple que nous citons, car il est un cas plus précis de ce que nous appelons le hasard naturel:

Depuis longtemps, la chasse rendait peu; les animaux se dérobaient à nos yeux. Kridtlarsuark évoqua les esprits pour savoir d'eux la cause qui empêchait de rien prendre à la chasse. Après la séance, il fit connaître que sa bru Ivalork avait fait une fausse couche, et qu'elle l'avait cachée, pour échapper à la pénitence (les femmes dans ce cas sont soumises à un grand nombre d'interdictions). Il ordonna alors à son fils, pour punir la coupable, de l'enfermer dans une cabane de neige après lui avoir retiré ses fourrures. Elle y mourrait de froid. A cette seule condition, les animaux consentiraient de nouveau à se laisser prendre par les hommes. (1)

Pour une raison similaire des vents torrides vont se mettre à souffler, la pluie ne plus tomber, car elle a peur de cet endroit.

Que l'accident, enfin, soit heureux au lieu d'être funeste, la réaction du primitif demeurera la même. Tout bonheur, toute bonne fortune extraordinaire est suspecte; bien plus, il y verra l'action de causes mystiques et la plupart du temps, il en sera effrayé. Deux grands amis s'en vont à la pêche. L'un d'eux, par hasard, ou parce qu'il est plus habile, prend beaucoup plus de poissons que l'autre. Ce dernier, de retour au

1) K. Rasmussen, Neue Menschen, pp. 35-36; cité in Mentalité Primitive, ch. 9, p. 297.

village, consultera le sorcier pour connaître la cause d'un fait si insolite. Le "docteur" l'attribuera aussitôt à la magie. Et voilà les deux grands amis de tout à l'heure changés en ennemis ardents. Si un accident malheureux épargne un membre du groupe qui en est atteint, il sera tenu, par la bonne fortune qui en résulte pour lui, responsable et châtié en conséquence. Car le fait est là: lui a été préservé et pas les autres. Il ne saurait être question de hasard.

Nous pourrions multiplier les exemples. Nous nous en sommes tenus à ceux qui présentaient les caractères les plus génériques et auxquels les autres se ramènent. De cet ensemble d'observations, Lévy-Bruhl conclut que non seulement pour le primitif rien n'est fortuit, que pour lui il n'y a ni accident ni hasard, mais encore qu'il ne peut y en avoir.

Avant de nous demander sur quoi se fonde cette affirmation de l'auteur qui a, certes, à sa disposition, un nombre impressionnant de faits, notons à propos des traits que nous avons cités quelques réflexions communes.

Nous avons dit que le primitif actuel, objet de l'observation des missionnaires, des voyageurs, des anthropologues, des ethnologues ou des sociologues, n'est

plus réellement primitif. La forme sociale de ce dernier est chronologiquement aussi vieille sans doute que la nôtre et au cours des siècles, ce qui a correspondu chez le civilisé à ce qu'on appelle progrès, s'est traduit chez le primitif, au contraire, par la fixation d'habitudes peu à peu déformées ou sclérosées et en tout cas partiellement inadéquates aux objets qui les avaient engendrées à l'origine.

Des exemples relevés par Lévy-Bruhl, et pour rester au niveau de l'observation, il est possible de tirer deux considérations.

Parmi les phénomènes naturels ou casuels qui l'entourent, le primitif paraît faire un choix avant de leur attribuer une cause surnaturelle. On ne trouve à aucun moment que pour le primitif la chute des feuilles, la croissance de l'éléphant, soient le résultat d'une action plus ou moins mystique (1). Mais les événements qui lui suggéreront de rechercher la puissance occulte qui en serait la cause, sont ceux qui concernent sa vie individuelle ou sociale. Tous les faits rapportés par Lévy-Bruhl en font foi. La préliasion

1) Il est même fort probable que si tout à coup, et sans qu'aucun obstacle ne vienne intervenir, la loi de la gravitation cessait de s'exercer, c'est cette anomalie que le primitif attribuerait à une influence mystique.

dont il est fait mention ne s'exercerait donc, tout au plus, que lorsque la conservation de l'individu ou de l'espèce pourrait être en jeu.

L'attitude du primitif, d'autre part, en face de tels événements, se caractérise par un sentiment aigu d'impuissance et de passivité. Quand il recherchera la cause, ce sera toujours dans l'intention plus ou moins consciente de conjurer l'effet en face duquel il reste comme paralysé. C'est dans la mesure même où il s'emploiera à y échapper, qu'il accusera cette condition de sujet à laquelle, plus que le civilisé, il paraît sensible. Les causes des phénomènes naturels sont pour lui aussi peu manifestes que celles des effets casuels ou fortuits. C'est qu'il a conscience du fait qu'il sait ne pas en être l'artisan, que la puissance qu'ils incarnent est supérieure à la sienne, et d'autant plus supérieure que l'événement produit est plus important pour lui. Sa réaction en face de la mort par exemple est significative de cet état d'esprit. Parce qu'il a conscience d'être dépendant, et qu'en conséquence il attribue ce qui lui arrive à quelque cause surnaturelle, le primitif a peur (1). Ces éléments paraissent difficilement dissociables.

1) Ces caractéristiques nous semblent absolument fondamentales. Nous aurons à y revenir. Rapportons ici le témoignage d'un primitif lui-même, document unique au
(à suivre p. 129)

IV - MENTALITE PRELOGIQUE

Dès l'introduction de sa première étude sur les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, Lévy-Bruhl souligne sa dissidence à l'égard de l'école anthropologique anglaise animiste. Cette dernière, en effet, explique la mentalité primitive en partant de

dire de Lévy-Bruhl et qui met en lumière nos dernières observations: "Nous ne croyons pas: nous avons peur. Toutes nos coutumes viennent de la vie et sont tournées vers la vie (répondent à des besoins de la pratique). Nous n'expliquons rien, nous ne croyons rien (point de représentations provenant d'un besoin de connaître ou de comprendre)... Nous craignons l'esprit de la terre qui fait les intempéries, et qu'il nous faut combattre pour arracher notre nourriture à la mer et à la terre. Nous craignons Sila (le dieu de la Lune). Nous craignons la disette et la faim dans les froides maisons de neige...

"Nous craignons la maladie que nous rencontrons tous les jours tout autour de nous... Nous craignons les esprits malins de la vie, ceux de l'air, de la mer, de la terre, qui peuvent aider de méchants shamans à faire du mal à leurs semblables...

"C'est pour cela que nos pères ont hérité de leurs pères toutes les antiques règles de vie qui sont fondées sur l'expérience et la sagesse des générations. Nous ne savons pas le comment, nous ne pouvons pas dire le pourquoi, mais nous observons ces règles afin de vivre à l'abri du malheur... Tout ce qui est insolite nous fait peur. Nous craignons ce que nous voyons autour de nous: nous craignons aussi toutes les choses invisibles qui nous entourent également, tout ce dont nous avons entendu parler dans les histoires et les mythes de nos ancêtres". Kn. Rasmussen, Intellectual culture of the Iglulik Eskimos, p. 56, Report of the 5th Thule expedition, VII, 1, 1929; cité par Lévy-Bruhl in La Nature et le Surnaturel dans la Mentalité Primitive, p. XX, (les parenthèses sont de l'auteur de ce dernier ouvrage).

l'"axiome" que chez elle, comme chez celle du civilisé, il y a identité de l'esprit humain. Cet axiome, dit-il, "l'a empêchées d'accéder à la science positive des fonctions mentales supérieures, où la méthode comparative semblait devoir l'acheminer" (1). Autre est en effet la thèse de Lévy-Bruhl. Il se refuse dès l'abord à rechercher des lois que l'analyse de l'individu, en tant qu'individu, ne saurait jamais faire connaître. Il s'attache donc uniquement à l'analyse des représentations collectives, et à l'étude du mécanisme mental qui en règle le jeu. Nous avons observé plus haut ces représentations collectives en action. Quelle va être la conclusion de Lévy-Bruhl?

Toutes choses, un sentier, une source, sont doués de propriétés mystiques. Tout événement a une cause mystique. Après avoir constaté le fait, Lévy-Bruhl en déduit que les primitifs ne perçoivent rien comme nous. Parce que leur milieu social est différent du nôtre, le monde extérieur qu'ils perçoivent est différent du nôtre (2).

Mais si l'on s'arrête à considérer que cette "déduction" est posée au commencement de l'ouvrage, il

1) Fonctions Mentales, Introd., p. 9.

2) Ibid., Ch. 1, p. 37.

est légitime de se demander si elle n'aurait pas plutôt à son tour valeur d'"axiome". De plus, toute la suite de l'étude ne semble faite que pour développer cette idée et en dégager les conséquences. Pour donner sa pleine valeur à la méthode comparative, il convenait en effet que les termes de la comparaison fussent séparés de façon si totale qu'on se trouvât obligé de reconnaître deux états opposés de l'esprit; l'un, celui du primitif: prélogique; l'autre, celui du civilisé-positiviste: logique. Par ce moyen enfin, la mentalité primitive allait servir de "bon émissaire" de tout ce qui n'est pas propre à l'état positif de la société. Et c'est pourquoi Lévy-Bruhl réservera un chapitre pour noter chez le civilisé la persistance d'éléments prélogiques, qui manifesteront que la société civilisée n'a pas encore tout à fait dépouillé le vieil état théologique qui a engendré la religion. Celle-ci en effet ne pouvait sortir que d'une pensée prélogique (1).

Si donc les représentations collectives des primitifs diffèrent des nôtres par le caractère essentiellement mystique et si leur mentalité est, à tout le

1) "Néanmoins une multitude d'esprits cultivés croient sans réserve à la résurrection de Lazare. Il suffit que leur représentation du fils de Dieu implique qu'il a le pouvoir de faire des miracles". Op. cit., ch. 9, p. 445.

moins, orientée autrement que la nôtre, il faut, d'après Lévy-Bruhl, admettre que leurs représentations ne sont pas liées dans leur esprit comme dans le nôtre. Elles seront régies par la loi de participation qui, d'après lui, défie toute logique et en particulier la contradiction (1).

N'essayons donc plus de rendre compte de ces liaisons soit par la faiblesse d'esprit des primitifs, soit par l'association des idées, soit par un usage naïf du principe de causalité, soit par le sophisme post hoc, ergo propter hoc... Considérons plutôt ces liaisons elles-mêmes et cherchons si elles ne dépendent pas d'une loi générale, fondement commun de ces rapports mystiques... Or, il y a un élément qui ne fait jamais défaut dans ces rapports. Sous des formes et à des degrés divers tous impliquent une 'participation' entre les êtres ou les objets liés dans une représentation collective. (2)

1) Pour nier en réalité le principe de contradiction, ce qui ne pourrait d'ailleurs se faire que d'une manière purement verbale, il faudrait que le primitif le fasse en termes dûment exprimés et qu'en face des deux alternatives, il persiste à nier en toute connaissance de cause, comme le fera par exemple le marxisme. Or telle n'est pas la contradiction que l'on rencontre chez le primitif. Dans cette "loi de participation", le primitif n'a qu'une idée confuse de ce à quoi il s'identifie. On ne parlerait de contradiction que dans le cas où, sachant exactement la nature du rapport qu'il établit, il en affirmerait le bien fondé. Or nous savons que, pour les primitifs venus en contact avec notre civilisation, cette croyance disparaît dès qu'ils ont une connaissance précise des deux termes. Leur contradiction n'est donc que celle rencontrée dans toute erreur de jugement ou dans toute opinion fautive, l'intelligence ne percevant pas toujours avec exactitude.

2) Fonctions Mentales, ch. 2, p. 76.

C'est en vertu de cette loi de participation que s'établira une communauté mystique d'essence entre telle tribu ou tel individu et tel animal ou telle société animale; de même, c'est cette communication mystique qui présidera à la production des êtres ou des phénomènes, à l'apparition de tel événement. Et se fondant sur ces participations mystiques, Lévy-Bruhl affirme que la mentalité primitive peut être dite prélogique.

C'est pourquoi la mentalité des primitifs peut être dite prélogique à aussi juste titre que mystique. Ce sont là deux aspects d'une même propriété fondamentale, plutôt que deux caractères distincts...

En l'appelant prélogique, je veux simplement dire qu'elle ne s'astreint pas, avant tout, comme notre pensée, à s'abstenir de la contradiction. (1)

Il y a plus: la causalité qu'elle se représente est d'un type autre que celui qui nous est familier. Au lieu que la cause et l'effet soient donnés tous deux dans le temps et presque toujours dans l'espace, la mentalité primitive, dit Lévy-Bruhl, admet à chaque instant qu'un seul des deux termes soit perçu; l'autre appartient à l'ensemble des êtres invisibles et non perceptibles. "Le monde de l'expérience qui se constitue ainsi pour la mentalité primitive peut paraître plus riche que le nôtre (...) non pas seulement parce que

1) Fonctions Mentales, pp. 78-79.

cette expérience comprend des éléments que la nôtre ne contient pas, mais aussi parce que la structure en est autre" (1). Le monde visible et le monde invisible ne font qu'un. La communication, de nature prélogique, entre "ce que nous appelons la réalité sensible" et les puissances mystiques, est donc constante.

Et pourtant, ici encore, il nous faut mentionner des exceptions fréquentes, signalées par Lévy-Bruhl lui-même, et qui ne sont pour lui que des incidentes sans conséquences. Elles ne modifient en rien l'absolu des lois et des affirmations que l'on retrouve à chaque page chez l'auteur. Ce nous est un motif d'étonnement de voir Lévy-Bruhl négliger ces "faits" qui, au sein de sa théorie, ouvrent une si large voie à la contradiction. Il dira en effet:

La mentalité primitive souvent indifférente à la contradiction est néanmoins très capable de l'éviter dès que les besoins de l'action l'exigent. De même des primitifs qui ne prennent aucun intérêt apparent aux liaisons causales les plus évidentes, savent fort bien les utiliser pour se procurer ce qui leur est indispensable, par exemple de la nourriture, ou tel ou tel engin. En fait, il n'existe guère de société si basse où l'on n'ait trouvé quelque invention, quelque procédé d'industrie ou d'art, quelque fabrication à admirer: pirogues, poteries, paniers, etc... (2)

1) Mentalité Primitive, ch. 2, p. 86.

2) Op. cit., ch. 14, p. 517.

Et d'ailleurs, il fournira d'autres exemples démontrant que le primitif dans bien des circonstances raisonnera comme nous, c'est-à-dire comme ferait la mentalité logique :

S'il (le primitif) a abattu deux pièces de gibier par exemple, et s'il n'en retrouve qu'une à ramasser, il se demandera ce que l'autre est devenue, et il la cherchera (...) S'il rencontre une bête féroce, il s'ingéniera pour lui échapper, etc.... (1)

Lévy-Bruhl ne verra rien dans cet aspect de la mentalité primitive qui puisse, si peu que ce soit, être de nature à modifier sa théorie générale. Il la renforce au contraire et lui permet, de plus, d'établir le bien fondé de la distinction, essentielle à la science sociale positive, entre l'individu comme tel, et l'individu membre de la communauté. Il concédera que l'individu, pris indépendamment des représentations collectives, sentira, jugera, se conduira le plus souvent comme nous. Cet aspect toutefois est négligeable (2). Mais la preuve est faite de la séparation qui existe entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale. Car les caractères prélogiques, précisément, ne s'appliquent qu'aux représentations collectives et à

1) Fonctions Mentales, p. 79.

2) En un volume de cinq cents pages, la question est traitée en une page, tout au plus.

leurs liaisons. Cette distinction ayant à son tour valeur d'axiome, rien n'entrave plus la déduction que Lévy-Bruhl formule à nouveau:

Il ne suit pas que leur activité mentale obéisse toujours aux mêmes lois que la nôtre. En fait, en tant que collective, elle a des lois qui lui sont propres, dont la première et la plus importante est la loi de participation. (1)

Et la loi de participation fonde la mentalité prélogique, tout à fait séparée de la nôtre, séparation qui est le pivot de la méthode comparative et donc sociologique. Lévy-Bruhl n'échappe donc à la contradiction que par une pétition de principe et un sophisme. Ce qui va lui permettre de conclure que, plus on accumulera

-
- 1) Fonctions Mentales, p. 80; pour les oeuvres d'art et autres manifestations de talents fort étranges, il fournit une explication tout aussi fragile. Ce qu'il faut à tout prix sauver, c'est la distinction radicale entre leur mentalité prélogique et la nôtre: "La valeur exceptionnelle de certaines oeuvres d'art ou de certains procédés des primitifs (...) n'est pas le fruit de la réflexion ni du raisonnement (...) c'est une sorte d'intuition qui a conduit leur main (...). L'agencement délicat d'un ensemble de moyens appropriés à la fin poursuivie n'implique pas nécessairement l'activité réfléchie de l'entendement..." Mentalité Primitive, p. 518. Et par conséquent: "Il faut renoncer à l'heureuse simplicité d'une seule et même âme se manifestant à la fois comme principe de vie d'une part et comme fantôme de l'autre". Fonctions Mentales, p. 83.

Lévy-Bruhl conclut que l'on ne trouve rien qui réponde exactement, chez le primitif, au concept de l'âme unique, comme le veut le postulat animiste, selon lequel la mentalité des sociétés inférieures obéit aux mêmes lois logiques que notre pensée: "Abandonnons ce postulat, dira-t-il, aussitôt le caractère mystique et prélogique de cette mentalité apparaît". Ibid., p. 93.

de faits et d'exemples, plus il apparaîtra que "la mentalité des primitifs, étant mystique, est nécessairement aussi prélogique: c'est-à-dire que, préoccupée avant tout des propriétés et des forces mystiques des objets et des êtres, elle en conçoit les rapports sous la loi de participation, sans s'inquiéter des contradictions qu'une pensée logique ne saura plus tolérer" (1). La vie mentale du primitif et par suite ses institutions dépendent de ce fait primitif essentiel que dans ses représentations le monde sensible et l'autre monde n'en font qu'un (2).

V - POSITION DE LEVY-BRUHL

Nous avons vu les faits: le comportement du primitif en face des phénomènes naturels et accidentels. Puis l'interprétation de Lévy-Bruhl qui attribue cette attitude à une mentalité prélogique. Il nous faut dégager

-
- 1) Fonctions Mentales, p. 110.
 - 2) Mentalité Primitive, pp. 50 et 85. En réalité, Lévy-Bruhl n'échappe pas à la contradiction puisqu'il est tout à fait certain que la vie mentale de l'individu prise comme telle ne peut pas se séparer de cette même vie mentale, du même individu, membre d'une société. Cette position accuse la dépendance où se trouve Lévy-Bruhl du courant rationaliste et positiviste qui l'a précédé et qui l'a rendu, par les prénotions nouvelles qu'il a engendrées, aussi imperméable à l'expérience qu'à la contradiction.

maintenant de l'autre terme de la comparaison, celui que représente la mentalité du "civilisé-scientifique-logique", la conception que se fait implicitement ou explicitement Lévy-Bruhl du hasard.

A - LA NATURE -

Pour la mentalité primitive non seulement il n'y a pas de phénomènes naturels, dit Lévy-Bruhl (1), mais en raison de cette pensée prélogique et mystique qui réalise un stade de l'esprit humain séparé du nôtre, il ne peut pas y en avoir. Le primitif recherche des causes, une explication, mais en dehors du domaine naturel. En suivant le mode comparatif, voyons quelles caractéristiques cette pensée prélogique attribue aux événements naturels qui ne répondront à rien, pour Lévy-Bruhl, dans la mentalité du civilisé.

Dans l'esprit du primitif, la nature est douée d'une intention. C'est qu'à l'apparition de certains phénomènes naturels est lié pour lui un bien ou un mal. La pluie fait pousser les récoltes; le tremblement de terre détruit son village; la tempête lui interdit la chasse; la maladie et la mort s'opposent à

1) Fonctions Mentales, p. 39.

l'inclination la plus fondamentale de l'individu, l'instinct de conservation. Une source sera dotée de propriétés bienfaisantes et la foudre de propriétés néfastes. Eminemment conscient de sa condition de sujet, il verra dans ces effets naturels un produit d'un art qui le dépasse et qui est tourné vers lui pour lui vouloir du bien ou du mal (1). Qu'il en donne une explication qui, jusqu'à un certain point et dans la mesure où il est directement intéressé, fasse abstraction des causes secondes, c'est ce que démontrent les exemples que nous avons relevés. Dans ces cas-là, pourtant, et Lévy-Bruhl le note à plusieurs reprises (2), le primitif sera déterministe.

Pour la mentalité prélogique, la liaison causale se présente sous deux formes d'ailleurs voisines. Tantôt une préliasion définie est imposée par les représentations collectives: par exemple si tel tabou est violé, tel malheur se produira, ou, inversement, si tel malheur se produit, c'est que tel tabou a été violé. Ou bien le fait qui apparaît est rapporté d'une façon générale à une cause mystique: une épidémie règne, ce doit être la colère des ancêtres qui en est la cause, la

-
- 1) La mentalité mystique qui pour Lévy-Bruhl serait la cause, nous semble bien plutôt être un effet, quoiqu'encore nous ne puissions admettre a posteriori les traits qu'il pose a priori comme constitutifs de cette mentalité.
 - 2) Bien qu'il le nie par ailleurs. Mais nous verrons qu'il s'agit dans ce cas du déterminisme des causes secondes.

méchanceté d'un sorcier (...). Dans un cas comme dans l'autre, la liaison entre la cause et l'effet est immédiate. Elle n'admet pas de chaînons intermédiaires, ou du moins, si elle en reconnaît, elle les regarde comme négligeables (...). (1)

De plus, nous dit encore Lévy-Bruhl, le primitif est imperméable à l'expérience et insensible à la contradiction. Que veut-il signifier par là? Le primitif n'est pas frappé, nous explique l'auteur, par l'invariabilité des lois naturelles. Cette explication, au fond assez superficielle, se présente plus comme une conséquence de la théorie générale de la mentalité prélogique, que comme le fruit d'une observation véritable. Recherchons plutôt le processus que semble suivre en réalité la pensée du primitif. En effet, le primitif se rend compte qu'au point de vue pratique, il arrive des événements tout à fait extraordinaires. Il lui semble que parfois la nature change d'intention. Il remarque

1) Mentalité Primitive, ch. 2, p. 87; ce "déterminisme" est pour Lévy-Bruhl un caractère majeur de la mentalité prélogique. Il y revient à plusieurs reprises. Entre autres, ch. 9, p. 301, où il conclut: "Tout arbitraire que les liaisons de ce genre nous paraissent, elles sont si familières à la mentalité primitive qu'elles lui semblent naturelles". En face du déterminisme mécanique du civilisé où la cause seconde est douée d'une infailibilité au moins égale à celle de la "cause mystique", force nous est de nous demander laquelle mentalité, celle du primitif ou celle du civilisé, répond le plus à l'épithète de "prélogique" au sens où Lévy-Bruhl emploie le mot.

que le plus souvent la naissance se produit et que l'enfant est conforme à ce qu'on attendait. Rien que de très naturel, même pour le primitif. Mais survienne un avortement ou une naissance monstrueuse, son intérêt se trouvera en éveil. Sans élaborer une théorie de la finalité et de la contingence, n'étant ni philosophe ni savant, il ne les constatera pas moins, et ce sera pour lui occasion d'admiration qui secouera tout aussitôt la torpeur de son esprit (1). Remarquons enfin que si le primitif néglige les causes secondes dites mécaniques, cela ne veut pas dire qu'il les ignore et encore moins qu'il les nie. Simplement, dans les cas où il en tiendra, dans son action, le plus grand compte, elles lui seront tellement habituelles qu'elles ne nécessiteront pas une opération mentale spéciale, pas plus que, pour

-
- 1) Ici encore dans ce qui est un effet, une conséquence chez le primitif, Lévy-Bruhl, astreint à la logique d'un système dont le principe premier est une mentalité mystique et prélogique, verra une cause: "On voit alors que la torpeur intellectuelle, l'incertitude, l'indifférence constatée par tant d'observateurs dans les sociétés primitives sont plus apparentes que réelles. Dès que l'action des puissances mystiques entre en jeu, ces esprits si endormis se réveillent. Ils ne sont plus alors ni indifférents ni apathiques; vous les voyez attentifs, patients et même ingénieux et subtils". Mentalité Primitive, ch. 3, p. 94. Lévy-Bruhl raisonne comme si les forces mystiques étaient réellement proposées a priori à l'observation du primitif. Pour lui, imperméable à l'expérience, la pensée prélogique du primitif n'est capable ni d'induction ni de déduction, mais seulement de généralisations le plus souvent arbitraires.

marcher, n'est requis de savoir qu'il faut poser un pied devant l'autre. Lévy-Bruhl néglige cet aspect par trop "individuel" de la mentalité primitive. Pourtant nous sommes assurés que c'est confiant dans l'efficacité de son action que le primitif tend son arc, lance un harpon et rentre chez lui quand gronde le tonnerre qui annonce la pluie. Cette part faite aux causes mécaniques ne concorde plus exactement avec la théorie de Lévy-Bruhl, qui ne veut considérer l'action des sociétés inférieures que comme un pur résultat de représentations collectives à dominante mystique, et ainsi la mieux séparer de la pensée logique du civilisé (1).

- 1) Il convient de rappeler que dans des notes que l'on a retrouvées après sa mort et publiées dans les Carnets de Lucien Lévy-Bruhl, Lévy-Bruhl a nuancé ses affirmations du début. Après la critique, en particulier, que Bergson lui avait opposée dans son livre Les Deux Sources de la Morale et de la Religion, à propos de l'attitude du primitif en face des causes secondes, Lévy-Bruhl écrira à Bruxelles, un an avant sa mort: "Est-ce à dire qu'il n'y a rien chez elle [la mentalité primitive] qui corresponde à la confiance même irréfléchie de nos esprits -- abstraction faite de toute réflexion ou spéculation philosophique -- en la constance certaine des lois de la nature? Si fait, comme nous, quand ils mettent un vase plein d'eau sur le feu, ils s'attendent à ce qu'elle s'échauffe et finisse par bouillir. Pour eux comme pour nous, il y a, en grand nombre, des séquences de phénomènes, régulières, et ils comptent comme nous sur cette régularité". Carnets de Lucien Lévy-Bruhl, carnet II, p. 37.

La même année il confessa: "En fait depuis vingt ans, je ne fais plus usage de 'prélogique' qui m'a causé tant d'ennui... Il semble qu'au fur et à mesure que
(à suivre p. 143)

Le civilisé, tout au moins celui qui aura atteint le plus parfaitement l'état positif, est déterministe (1). Comment se traduit cette propriété caractéristique de la mentalité logique, dans l'œuvre de Lévy-Bruhl?

Le civilisé scientifique en face de la nature n'a pas d'idées préconçues. Alors qu'a priori et en raison de sa mentalité prélogique le primitif pose au départ un réseau de participations mystiques (2), qui le rend imperméable à l'expérience, le civilisé ne cherche que les faits que l'observation lui impose. Et ce n'est plus à des raisons supérieures qu'il faut faire appel, à un quelconque art divin mis dans les choses,

j'ai employé d'autres expressions, j'ai peu à peu tempéré, atténué, la différence que j'avais cru constater entre la mentalité primitive et la nôtre au point de vue logique. Dans les Fonctions Mentales, cette différence est tranchée, éclatante, et je l'affirme avec force; la mentalité primitive s'oppose à l'autre comme essentiellement différente..." Ibid., p. 50.

Cependant, ces correctifs ne modifient guère la thèse essentielle qu'il dit d'ailleurs "ne pas avoir désavouée, tout en la renonçant". Ibid., p. 51. Nous ne trahissons donc pas sa pensée en nous limitant spécialement aux ouvrages que Bergson a connus alors qu'il rédigeait son dernier grand ouvrage paru en 1932.

- 1) Ce point précis fut la ligne directrice que nous nous sommes efforcé de dégager au chapitre précédent, en remontant aux origines prochaines et éloignées de la pensée de Lévy-Bruhl qui en assumera toutes les conséquences.
- 2) "Tout ce qui ferait le scandale et le désespoir d'une pensée assujettie au principe de contradiction est implicitement admis par cette mentalité prélogique". Fonctions Mentales, ch. 9, p. 428.

mais à la raison positive régie par la logique.

C'est pourquoi il serait puéril de chercher une intention dans la nature. On se souvient de l'hypothèse de Laplace. L'état initial donné, on n'assiste plus qu'à un enchaînement mécanique de causes et d'effets. La finalité, apanage des croyances de l'âge théologique, n'a aucune place dans la nature. Les lois sont données et invariables. La cause, en tant que cause, est purement efficiente et mécanique, et chaque effet a une cause par soi. Rien n'est mystérieux ni contingent, tout est rationalisé. "Ainsi, la nature au milieu de laquelle nous vivons est, pour ainsi dire, intellectualisée d'avance. Elle est ordre et raison, comme l'esprit qui la pense et s'y meut. Notre activité quotidienne, jusque dans ses plus humbles détails, implique une tranquille et parfaite confiance dans l'invariabilité des lois naturelles" (1). Une cause déterminée doit pouvoir rendre raison de tout ce qui arrive (2).

Le lien causal, tel que nous l'entendons, unit les phénomènes dans le temps, d'une façon nécessaire, et les conditionne de telle sorte qu'ils se disposent en séries irréversibles. En outre, les séries de causes et d'effets se prolongent et s'entremêlent à l'infini. Tous les phénomènes de l'univers, comme dit

1) Mentalité Primitive, ch. 1, p. 17. (Les soulignés sont de nous).

2) Ibid., p. 20.

Kant (1), sont dans une action réciproque universelle; mais, si complexe que soit le réseau, la certitude où nous sommes que ces phénomènes se disposent toujours, en effet, en séries causales, fonde pour nous l'ordre du monde et d'un mot l'expérience. (2)

L'explication non moins que l'expérience, doivent donc rejeter la cause finale et poser le déterminisme tel que nous l'avons vu se constituer au cours de notre précédent chapitre. Il y a un ordre fixe du monde, et purement mécanique, qui fonde précisément le progrès de la connaissance scientifique, progrès qui était, en vertu de sa mentalité prélogique, impossible au primitif (3).

-
- 1) Voir notre précédent chapitre où nous avons indiqué déjà ce refus, chez Kant, d'admettre dans la nature quelque motion qui déterminerait la cause efficiente à entrer en action et l'obligation où il était de poser une procession infinie de causes efficientes.
 - 2) Mentalité Primitive, ch. 2, p. 85.
 - 3) "L'idée de ce mécanisme qui, à partir d'un moment donné, se déroulerait nécessairement, implique la notion claire du déterminisme de certains phénomènes. La mentalité primitive ne possède pas cette conception". Mentalité Primitive, p. 88; "... La mentalité primitive n'est pas ainsi équilibrée par la conception d'un ordre fixe du monde". Ibid., p. 128. Nous avons vu qu'en réalité et par rapport à la cause première il y a, sous-jacent à la mentalité primitive, un certain déterminisme, mais a posteriori. Lévy-Bruhl ne fait que lui substituer un déterminisme en rapport avec les seules causes secondes mécaniques qui, lui, au contraire, est a priori, puisque méthodologiquement faux, ce principe postule une expérience impossible. Il se rend d'ailleurs compte de cette analogie: "La mentalité primitive ne croit pas moins fortement à cette conséquence inévitable [des causes mystiques mises en action par quelque violation de tabous] que nous à la constance des lois naturelles". Ibid., p. 304.

Pour celui-ci, la cause mystique disposant immédiatement des faits, le déterminisme des phénomènes physiques ou physiologiques lui est tout à fait inconnu et il est indifférent à la liaison -- nécessaire -- des antécédents et des conséquences dans la série des causes secondes, alors que notre mentalité "implique la considération du déterminisme des phénomènes naturels" (1).

En résumé, Lévy-Bruhl rejette de la conception du civilisé, à propos de la nature et de l'ordre de l'univers: d'une part la causalité divine immédiate, d'autre part l'ordre de la finalité, principe de l'action naturelle aussi bien que de l'action humaine, et enfin la contingence intrinsèque fondée sur l'imperfection des causes secondes.

B - LE HASARD ET LA FORTUNE -

Quelle place reste-t-il au hasard dans une conception dont, par définition, il devrait être exclu?

En effet, d'après ce que nous avons vu jusqu'ici, Lévy-Bruhl rejette, comme étant prélogique (2), toute expli-

1) Mentalité Primitive, ch. 4, p. 148.

2) Bien que les notions de finalité et de contingence ne soient pas explicitées dans une mentalité primitive orientée vers la seule vie pratique et qui ne possède point la connaissance scientifique, au sens strict du mot, l'attitude des primitifs manifeste de façon évidente qu'ils en ont une notion confuse laquelle préside à leur action et jusqu'à leur mode mythique d'explication des choses.

cation des phénomènes qui renferme des points de doctrine à propos desquels nous avons montré, dans notre premier chapitre, qu'ils font partie de la définition même du hasard. Et pourtant Lévy-Bruhl emploie le mot. Il fait plus, il cite tout au long de ses ouvrages des exemples d'événements accidentels ou fortuits en nombre considérable et répète avec force que pour le primitif non seulement il n'y a pas de hasard, mais que, pour ce même primitif, il ne peut pas non plus y en avoir. Il y a là pour le moins un paradoxe qu'il nous faut tenter de résoudre.

Plaçons-nous d'abord du côté de la signification des mots. Dans les exemples que nous avons rapportés plus haut, nous avons constaté que Lévy-Bruhl citait des phénomènes dus au hasard naturel: une naissance monstrueuse, un avortement; et des faits fortuits: un indigène dévoré par un alligator ou blessé par la chute d'un arbre. Nous avons remarqué que dans tous les cas, ce qui importe au primitif c'est la conséquence humaine de l'événement. C'est dire qu'en réalité les cas de hasard naturel n'ont d'importance que dans la mesure où ils peuvent être une bonne ou une mauvaise fortune pour l'individu. Quant au quid nominis, Lévy-Bruhl ne fait aucune distinction entre les deux espèces du hasard.

S'il emploie plus fréquemment les termes 'fortuit', 'accident' et 'fait insolite', c'est que pour désigner l'effet ils sont plus généralement employés dans le langage courant que ne l'est le mot 'casuel'; tandis que pour signifier ce qui en est la cause, il parlera indifféremment de 'hasard', 'd'accident', ou de 'fortune'. De façon plus générale, nous pouvons dire que Lévy-Bruhl range tous ces faits avec leurs causes sous le terme générique d'accident. Il est évident que pour lui, eu égard à la terminologie employée, tout accident est attribuable au hasard et à la fortune, qu'il y ait ou non action en vue d'une fin et rapport à un bien ou à un mal (1).

Du côté de la chose elle-même, Lévy-Bruhl ne distingue pas non plus les faits accidentels dont la cause est un agent libre, de ceux dont la nature est elle-même la cause. Quant à 'ce qu'est la chose', non seulement il n'opère pas la différenciation entre hasard, fortune et accident, mais pour lui -- et c'est un point

1) Voir Mentalité Primitive, ch. 1, pp. 27ss, 295ss. En réalité, si tout événement fortuit ou casuel est accidentel, tout fait accidentel ne peut s'attribuer à la fortune ou au hasard, puisqu'il n'implique de soi ni l'action pour une fin, ni un bien qu'on rechercherait ou un mal que l'on éviterait s'il était connu. S. Thomas, in II Phys., lect. 8ss, et in VI Metaph., lect. 1-3.

central du problème, -- le phénomène accidentel ne présente, par rapport aux autres faits naturels ou humains ordinaires, qu'une seule différence, savoir: d'arriver plus rarement; et encore, quand il marque le fait, est-ce pour l'attribuer à la mentalité du primitif (1).

Pour Lévy-Bruhl, la cause du casuel n'est pas en soi immanifeste ni accidentelle, et donc nullement mystérieuse. On sait que, pour les positivistes, si la science n'est pas encore en état de tout expliquer rationnellement, elle y tend comme à une limite qui sera la plénitude de l'âge positif; tout effet, du reste, a une cause par soi que nous connaissons le plus souvent.

Et en supposant même l'apparition soudaine d'un phénomène tout à fait mystérieux dont les causes nous échapperaient d'abord entièrement, nous n'en serions pas moins persuadés que notre ignorance n'est que provisoire, que ces causes existent et que tôt ou tard elles pourront être déterminées. (2)

-
- 1) Pour Lévy-Bruhl, parmi les choses qui surprendront le primitif, il y a celles que ce dernier verra se produire rarement. "L'absence de curiosité intellectuelle s'accompagne chez lui d'une extrême sensibilité à l'apparition de quelque chose qui le surprend". Mentalité Primitive, p. 45. Il semblerait donc, contrairement à l'interprétation a priori de Lévy-Bruhl, que la surprise soit antérieure et suggère, en quelque sorte, cette interprétation "mystique". Il n'accepte de voir tout au plus qu'une antériorité de temps, là où nous accorderions plus volontiers une antériorité de nature.
 - 2) Mentalité Primitive, ch. 1, p. 17 (le souligné est de nous). Nous retrouvons l'opinion d'un Laplace ou d'un Poincaré, par exemple, pour qui le hasard n'est que dans les apparences et attribuable à notre seule ignorance.

Pour le primitif au contraire, si la cause de ce qui arrive le plus souvent -- la cause naturelle -- n'est pas en soi objet de recherche et lui reste, sinon inconnue, du moins indifférente, nous avons vu que la raison en est principalement que, selon son explication des choses, elle ne suffit pas à ses yeux à rendre compte de l'importance de l'événement: la mort, la maladie, la destruction des récoltes (1). Mais ce qui arrive rarement, en dehors de toute prévision (2), et qui représente pour lui un bien ou un mal, le frappera davantage encore. C'est que la cause d'un tel phénomène -- que nous disons immanifeste en soi -- contient pour le primitif un sens caché que la première ne présentait pas. Même si dans les deux cas il cherchera par delà la cause possible une force supérieure à dominante plus ou moins mystique, la raison ne sera pas la même.

Il y a donc déjà dans la mentalité primitive une distinction entre le fait que nous disons naturel

-
- 1) "On ne meurt pas d'un vent froid... on ne tombe malade et on ne meurt que par le fait d'un sorcier." W.H. Bentley, Pioneering on the Congo, II, p. 247, cité in Mentalité Primitive, p. 19. Il y a, dans l'esprit du primitif, disproportion entre ce fait banal qu'est le vent et ce fait capital qu'est la mort.
 - 2) Et donc, dirait Lévy-Bruhl, qui n'occupe pas encore une place au sein de ses représentations collectives.

et le fait accidentel. Non sans doute qu'elle y verra une cause originelle différente, mais le processus qui l'amènera à expliquer le phénomène, dans son propre langage, sera différent. D'une part, dans le cas d'un événement d'observation courante, ce sera l'importance de l'effet -- la maladie -- qui impliquera une puissance hors de l'ordre commun. D'autre part, pour ce qui arrive dans la minorité des cas et dont la cause n'est pas en soi déterminée, ce sera le mystère, dont la production d'un tel effet est entourée, qui l'incitera à chercher quelque cause mystérieuse et donc invisible et par suite "mystique".

Mais Lévy-Bruhl n'a pas établi cette distinction; ni par rapport à la mentalité primitive, ni par rapport à celle du civilisé. En dépit de ce qu'il ne cesse d'affirmer, Lévy-Bruhl ne part pas de l'expérience. Il pose d'un côté la mentalité mystique, essentiellement prélogique et en déduit en quelque sorte les faits; de l'autre, il part du déterminisme et en infère l'explication de l'univers. Or une telle distinction porterait atteinte à ces deux postulats. Elle prouve expérimentalement que le primitif ne pose pas a priori l'explication mystique, mais qu'il y arrive selon l'importance ou le caractère mystérieux du phénomène. Cette distinction

établit enfin que dans un cas comme dans l'autre, la cause du phénomène n'est pas en elle-même aussi déterminée. Il était donc inadmissible pour Lévy-Bruhl d'établir une distinction entre les faits de nature et les faits de hasard.

Ce qui, dans la mentalité primitive, correspond au hasard, en ce sens que l'effet produit est inaccoutumé, insolite, extraordinaire, ne répond à rien dans le système positiviste. Lévy-Bruhl parle de 'fortuit' et les exemples qu'il apporte semblent relever de ce genre de cause. Or selon l'explication qu'il présente, un cas de 'hasard' est un événement comme un autre, c'est-à-dire dont tous les facteurs peuvent être répertoriés. Cet homme-ci est né aveugle: sa mère, alors qu'il était à l'état embryonnaire de sa vie, avait eu les oreillons. Pour ce qui regarde l'homme aveugle, ceci expliquerait sa cécité comme serait expliquée la richesse d'un homme par ce fait que, forant un puits, il a découvert un trésor. S'il l'a découvert, c'est que quelqu'un était venu l'enfouir en ce lieu, c'est que lui-même avait décidé de forer un puits. Qu'il ait eu un autre dessein que de venir à cet endroit et il n'aurait pas trouvé la fortune.

Mais tout ceci n'explique pas pourquoi on appelle cet événement fortuit. Il paraîtra non-scientifique

de voir une "pseudo-cause" telle que la fortune tant qu'on oubliera qu'il y a un agent qui en est la cause et qui en subit l'effet et qu'il poursuivait une fin: que cet agent soit la nature ou un être doué de raison.

Ce qui rend difficile à dégager la conception de Lévy-Bruhl à propos du hasard, c'est que contradictoire en soi, elle est mise au service d'une thèse -- celle de la mentalité prélogique -- qui n'implique pas moins contradiction. Ce qui lui paraît important, ce n'est pas ce fait de la négation du hasard, qu'il partage avec les primitifs, mais c'est le mode de procéder ou, pour parler en termes positivistes, le 'mécanisme mental' qui l'amène à cette conclusion.

D'un côté ce mécanisme témoigne une mentalité prélogique, qui attribue à quelque chose de 'divin' la cause de "ce que nous appelons fortuit" (1). De l'autre, au contraire, dans l'hypothèse positiviste, il prouve une mentalité arrivée à maturité, logique et positive, qui doit rejeter tout "miracle" comme toute contingence et chercher la cause par soi, déterminée,

1) "D'autres encore pensent que la fortune est une cause, mais cachée à la raison humaine, parce qu'elle serait quelque chose de divin et au-dessus de la nature à un degré supérieur". Aristote, Phys. II, ch. 4, 196b5. Telle était la troisième opinion des anciens que nous rapportons dans notre introduction.

de tout effet, que celui-ci nous paraisse ou non accidentel (1).

Lévy-Bruhl n'admet pas qu'à un phénomène accidentel doive correspondre une cause accidentelle. Et parce que le primitif voit dans le fait accidentel un effet d'une cause occulte, l'auteur en conclut que son esprit n'est pas le même que le nôtre, que sa logique représente un stade essentiellement antérieur au nôtre. Cette inférence nous semble injustifiable pour de nombreuses raisons dont la principale est qu'elle implique une pétition de principe.

Tout effet accidentel a-t-il pour le civilisé -- même scientifique -- une cause à ce point déterminée et qu'il la perçoive comme nécessaire? Lévy-Bruhl lui-même répond négativement puisqu'il avoue

-
- 1) La première opinion, au contraire, que cite Aristote comme comportant la plus grande part d'erreur sur le hasard, est celle que revendique Lévy-Bruhl: "Rien évidemment, dit-on, ne peut être effet de fortune, mais il y a une cause déterminée de toute chose dont nous disons qu'elle arrive par hasard ou fortune; par exemple, le fait pour un homme de venir sur la place par fortune, et d'y rencontrer celui qu'il voulait mais sans qu'il y eut pensé, a pour cause le fait d'avoir voulu se rendre sur la place pour affaires; de même pour les autres événements qu'on attribue à la fortune, on peut toujours saisir quelque part leur cause, et ce n'est pas la fortune". Aristote, *Phys.* II, ch. 4, 195b36. C'est là le type même de l'explication d'un cas de fortune tel que l'envisage Lévy-Bruhl.

qu'il y a des choses qui du moins "nous paraissent fortuites" (1). Mais il ajoute que, pour inexpliqués qu'ils soient, de tels phénomènes n'en ont pas moins, comme tous les autres, une cause nécessaire que l'on pourrait éventuellement découvrir. Il ne pose pas, ainsi, le déterminisme comme une hypothèse, mais comme un principe rigoureusement établi, indiscutable. Or nous avons signalé que sa valeur même d'hypothèse ne peut être garantie puisqu'il postule une expérience impossible. Si l'on voulait éviter la pétition de principe, en suivant la marche de pensée de Lévy-Bruhl, tout au plus pourrait-on dire que seule une hypothèse, improbable, sépare la mentalité primitive de la mentalité du civilisé. Mais alors l'argument s'écroulerait. Le déterminisme supprimé, plus rien ne justifierait sa négation de l'unité de l'esprit humain. Ce n'est donc pas de l'expérience, de l'observation des faits, des 'choses', que part Lévy-Bruhl mais bien d'une "prétention" au sens où il en condamne l'usage. Son désir de prouver que la mentalité primitive est essentiellement

1) Nous savons que pour un savant comme Louis de Broglie, la question du hasard se pose: "La question de l'existence du hasard pur paraît aujourd'hui posée et elle mérite de retenir l'attention des esprits philosophiques". Physique et Microphysique, Paris: A. Michel, 1947, p. 225.

différente de la nôtre, le pousse à vouloir démontrer, par l'emploi de la méthode comparative, la validité du déterminisme. Or la preuve même de cette différence présuppose à son tour le déterminisme comme un premier principe. C'est particulièrement à l'occasion de sa critique de la conception "primitive" du hasard que l'on peut mettre en relief ce deus ex machina d'une théorie qui n'a pour elle qu'une pétition de principe.

Et Lévy-Bruhl voit une nouvelle preuve à l'appui de sa thèse dans le fait que de tels phénomènes provoquent l'étonnement -- la peur quelquefois. On se souvient du mépris de Spinoza pour "l'étonnement imbécile" et "l'émerveillement des sots". Il faudrait donc en conclure que les savants, qui ont justement opéré leurs plus grandes découvertes à partir de faits qui ont provoqué l'étonnement, ou par un événement attribuable à une cause fortuite, sont dans la catégorie prélogique ainsi que le reste du monde non-positiviste (1).

-
- 1) C'est encore Louis de Broglie qui n'hésite pas à affirmer que "le hasard joue souvent un rôle important dans les découvertes", mais que "ces accidents heureux n'arrivent qu'à ceux qui le méritent, à ceux qui par un effort prolongé sont déjà parvenus au bord de la découverte" et qu'alors, "quelque cause fortuite fait tomber le fruit qui pendait à l'arbre". Ainsi, conclut-il, "c'est parfois le hasard qui semble semer la graine dont sortira le progrès décisif". Savants et Découvertes, "la Part du hasard dans la découverte", pp. 358ss.

De la position de Lévy-Bruhl à l'égard des phénomènes naturels, il ressort qu'il n'y a pour lui nul ordre d'intention dans la nature. Celle-ci n'agit pas pour une fin; elle ne pourrait donc en être frustrée dans aucun cas. En outre, tout effet, qu'il nous "paraisse fortuit" ou non, a une cause non seulement par soi, mais nécessaire. Il ne saurait être question par conséquent de contingence intrinsèque qui, dans la nature, se dit principalement du hasard. Il ne conçoit pas qu'à l'effet par soi d'une cause limitée puisse se joindre autre chose par accident. Pour Lévy-Bruhl, cet effet accidentel, que nous attribuons au hasard, a une cause tout aussi déterminée que l'effet premièrement voulu.

Nous avons vu le cas d'une naissance monstrueuse (1). Prenons maintenant exemple d'un événement fortuit. Un chef indigène se rend à la chasse. Dans un sentier un arbre lui tombe sur la tête et le tue. Pour les membres de sa troupe, en raison même du caractère immanifeste de la cause d'un tel effet, vu l'importance individuelle et sociale de la mort de leur chef, il apparaîtra que c'est là l'oeuvre de quelque sorcier

1) Phénomène qui prouve, selon S. Thomas, et la finalité et la contingence intrinsèque dans la nature.

ou esprit malfaisant. Lévy-Bruhl verra dans cette interprétation une conséquence de la mentalité a priori, mystique et prélogique du primitif. Pour le disciple de Durkheim, au contraire, la cause en est tout simplement que l'arbre étant pourri, il était nécessaire qu'il tombât; comme le vent soufflait avec force, il s'est abattu. Le chef indigène se trouvait là à ce moment. En tout cela, rien que de très manifeste et de très déterminé. L'indigène n'est cause de rien, puisque ce n'est pas lui qui abattit cet arbre. Si maintenant l'arbre avait été coupé auparavant par un ennemi dans l'intention de tuer le chef de la tribu, bien que nous puissions encore parler de fortune pour ce dernier, néanmoins, d'après Lévy-Bruhl, la cause serait tout aussi déterminée: le sauvage qui avait tendu ce piège. C'est un simple accident pour la victime: sa mort est survenue par une fracture du crâne; et Lévy-Bruhl de conclure à l'absurdité d'une mentalité qui attribue à des causes mystérieuses un fait "accidentel" aussi manifeste que déterminé.

En vérité, le chef indigène -- comme tout agent doué de volonté délibérée -- est dit cause fortuite, puisque cause limitée, il ne lui est pas possible de prévoir et de prévenir tout ce qui peut lui

arriver en mal. (Rappelons-nous l'exemple de Socrate qui va au marché.) Nous disons l'événement fortuit (la mort survenue par la chute de l'arbre) car il arrive à l'occasion d'une action pour une fin (une expédition de chasse) en dehors de l'intention de l'agent, rarement, et représente un mal que la victime eût évité si elle l'avait prévu.

On nous objectera que si le déterminisme de Lévy-Bruhl implique la négation de la finalité, de la natura possibilitatis, de la contingence intrinsèque, de la limitation même des causes créées et partant la négation du hasard, en ce qui concerne la fortune sa position pourrait être défendable. Il rapporte des événements fortuits qu'il qualifie explicitement comme tels. Il reconnaît que de tels événements se produisent au cours de l'action d'un individu qui paraît s'être au préalable proposé un but. Notant leur caractère accidentel, il en veut, semble-t-il, souligner la rareté. Et des épisodes de la vie indigène qu'il raconte ressort le plus souvent un bien ou un mal pour l'individu. Il ne nie pas non plus, pourrait-on croire, l'aspect contingent de l'action humaine en ce sens que Lévy-Bruhl ne laisse nulle part entendre que le primitif était toujours et malgré lui déterminé à aller à la chasse plutôt qu'à la pêche.

Prises séparément, ces objections trouvent leur réponse dans ce que nous avons vu précédemment. Précisons cependant. Pour ce qui est de la liberté que Lévy-Bruhl semblerait admettre, il définit lui-même sa pensée sur ce point: "... cette mentalité, quoique non soumise à un mécanisme logique, ou plutôt parce qu'elle n'y est pas soumise, n'est pas libre" (1). Il n'y a donc pas d'équivoque possible sur sa pensée à ce sujet. Et comme Lévy-Bruhl n'apporte pas la moindre nuance à son affirmation, la conséquence qu'entraîne sa pensée n'est pas moins claire. Ainsi donc, en raison de son instinct et de ses représentations collectives le primitif sera déterminé et quant à l'exercice de sa liberté et quant à sa spécification (2). Mais alors on voudrait demander à Lévy-Bruhl ce qui, pour lui, distingue le primitif de la brebis. Et pourquoi il ne s'arrête qu'à une distinction de nature entre sa raison et la nôtre alors que de la négation de la liberté suit la négation de l'intelligence. Nous n'entamerons pas néanmoins le débat qui est hors du cadre de nos considérations actuelles.

1) Fonctions Mentales, p. 116.

2) Voir S. Thomas, la IIae, q. 10 et q. 13, spécialement a.2 et com. de Cajetan. L'appétit sensitif est en effet déterminé ad unum -- comme la nature -- à la différence de l'homme qui agit de propos délibéré.